

Séance du 4 mai 2020

À la recherche des premiers habitants de l'Afrique Australe

Jean-Max ROBIN

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLES

Afrique du Sud, Peuple San, Khoekhoe, Hottentot, Bushmen, Sarah Baartman, Grand Zimbabwe, Afrikaner, Apartheid.

RESUME

La recherche des premiers habitants de l'Afrique australe s'avère difficile, liée à la pauvreté des sources, et au rôle dévastateur de la colonisation européenne. Après une prise de vue du problème, Sarah Baartman, la Vénus hottentote et le site du grand Zimbabwe sont présentés, puis les deux grands peuples Khoekhoe et Bantou sont analysés à la fois sur le plan ethnographique et historique.

NOTA : à cause du confinement imposé suite à la pandémie de la Covid 19, la séance privée du 4 mai 2020 s'est tenue sous forme de visio-conférence.

Introduction

L'immense espace que constitue l'Afrique australe est un Finistère, une sorte de vase clos, fermé à son origine par le grand désert du Kalahari, et bordé de côtes inhospitalières, particulièrement la côte occidentale, parcourue par le courant froid de Benguela. Ces particularités expliquent son peuplement, ancien mais associant aux populations locales où le processus d'homínisation se serait effectué de manière précoce, des populations venant d'Afrique orientale et centrale. Fait majeur, l'histoire de ces premiers habitants, s'insère dans le temps long, à l'inverse de l'histoire coloniale, où les conquérants blancs, repoussant ou éliminant les populations établies dans ces contrées depuis des millénaires vont s'établir avec une rapidité et une violence extrême, violence d'autant plus prégnante que le racisme y fut un mode de gouvernement jusqu'aux dernières années du XX^{ème} siècle, et que l'apartheid y était un idéal délirant d'« ordonnancement du monde ».

L'étude historique des premiers habitants de cette Afrique australe est particulièrement difficile, comme c'est le lot de bien des cultures dites primitives, qui n'ont laissé aucune trace écrite, et on a même pu dire que leur histoire commence avec l'arrivée de l'homme blanc : témoignages de voyageurs, de religieux ou d'hommes de science, datant pour les plus anciens du XVII^{ème} siècle (Johann Schreyer : 1679) et de la fin du XVIII^{ème} siècle (Johannes de Gravenbroeck et Peter Kolb). L'histoire des millénaires précédant la colonisation est très mal connue. Elle exige de se débarrasser du cloisonnement défini pendant l'apartheid : histoire « héroïsée » des Blancs d'un côté et histoire des autres peuples, revue et corrigée.

1. Deux évènements témoins du passé

Deux évènements vont nous servir d'introduction à notre recherche des peuples qui ont commencé à peupler cette Afrique australe : l'histoire de Sarah Baartman, qui illustrera celle du peuple khoekhoe, et la découverte du grand Zimbabwe qui nous introduira au cœur de la civilisation bantoue.

1.1. L'histoire de Sarah Baartman

Le 9 août 2002, dans une petite localité du Natal, dont Sarah était originaire, une grande cérémonie se déroule en présence du président Thabo Mbeki, successeur de Nelson Mandela, pour accueillir ses restes. Dans l'immense plaine, une foule nombreuse et bigarrée se presse mêlant les descendants du peuple khoekhoe, essentiellement, l'ethnie Grinka, et les plus hauts dignitaires civils et religieux du pays. On vient célébrer ici, le retour dans son pays de celle qu'on avait désignée par dérision « la Vénus Hottentote ». Les chefs coutumiers ont revêtu les vêtements traditionnels, en particulier la cape en peau de léopard, et le rite funéraire respecte le cérémonial khoekhoe, en particulier la crémation. Conjointement, l'évêque du Cap va célébrer l'évènement en rite anglican, Sarah Baartman ayant été baptisée dans cette religion ; c'est un geste symbolique affirmant l'œcuménisme de la nouvelle nation.

Qui était donc cette Sarah Baartman ? Ses origines sont très mal connues ; elle serait née en 1788, « à la frontière de la Cafrerie » nous dit-on dans les textes du XIX^{ième} siècle. Son ascendance était vraisemblablement issue du mélange de communautés Khoekhoe, dispersées à l'arrivée de la colonisation, embauchées comme ouvriers agricoles de fermiers blancs, et métissées avec ceux-ci. Sarah a peut-être été capturée et vendue comme esclave au Cap. On la retrouve dans cette ville, parlant assez bien le néerlandais, et mariée à un tonnelier, dont elle a eu un enfant, mort en bas âge. Elle est ensuite vendue à deux aventuriers qui l'emmènent avec eux, en Angleterre, à Manchester en 1810 ; elle a donc 22 ans, et reçoit le baptême anglican, avec le nom de Sarah. Ses protecteurs tentent de la vendre, puis décident de l'exhiber comme un animal de foire, en raison de sa fameuse stéatopygie. Elle devient bientôt la vedette d'un spectacle londonien, à Piccadilly, annoncé à grand renfort de réclame. Le public est même invité à vérifier personnellement que ses fesses ne sont pas postiches. Toutefois, « L'African Institution », association qui dénonce le trafic d'esclaves, saisit la justice pour traitements dégradants, infligés à un être humain. Lors du procès, coup de théâtre, la victime assure être venue en Europe de son plein gré, affirme être bien traitée, et recevoir la moitié des recettes des spectacles. Enfin elle ne désire pas retourner dans son pays. Les accusés sont donc relaxés, mais, néanmoins, le procès, source de contre publicité, les incite à s'en débarrasser. Elle est vendue à un français, montreur d'animaux, qui l'emmène à Paris. Et elle va se produire tous les jours, 15 rue des Petits Champs, où le succès est immédiat. Publicistes et caricaturistes s'en donnent à cœur joie, et un vaudeville lui est même consacré. Le spectacle est bien entendu aussi dégradant qu'en Angleterre : des savants procèderont même à l'examen de ses organes génitaux, qu'ils qualifieront de « macronymphie » et que le public appellera par dérision : le tablier hottentot. Sarah, minée par l'alcoolisme, et probablement aussi par la tuberculose, meurt subitement en 1815 à 27 ans. Son corps est confié au Muséum d'Histoire naturelle et à l'éminent savant Georges Cuvier. Il y fait réaliser le moulage en plâtre de son cadavre, et il conserve dans des bocaux, organes génitaux, masses graisseuses fessières et cerveau, pièces présentées au public du Muséum. Cuvier publie ses résultats en insistant sur l'absence d'organes supplémentaires et conclut à une simple hypertrophie d'organes communs à tout le genre humain, faisant triompher ainsi la thèse monogéniste,

s'opposant aux polygénistes qui faisaient de ces peuples dit primitifs des individus appartenant à une autre lignée humaine. Cependant, s'il ne rejette pas les hottentots dans une autre catégorie humaine, Cuvier les place tout en bas de l'échelle, dans une évidente infériorité. Il en veut pour preuve la forme arrondie de leur crâne. Il n'en a jamais vu dit-il de plus semblable à celui des singes ; de même la stéatopygie, la rapproche de certaines variétés de primates. Donc monogénisme certes, mais rameau typologiquement marginal, le hottentot devenant une sorte de frontière de l'espèce humaine. Les statuettes féminines préhistoriques, avec leurs attributs féminins si développés, qualifiées de Vénus stéatopyges, rappellent parfaitement le moulage de la Vénus hottentote. D'où l'idée de faire des hottentots les survivants d'une humanité primitive, reléguée au fond de l'Afrique, depuis l'aube des temps.

1.2. Le peuple Zoulou

La deuxième histoire illustre des événements se rapportant au deuxième groupe de populations de l'Afrique australe mais dans sa partie orientale ; il s'agit du peuple zoulou, issu du groupe bantou. En 1871, Carl Mauch, naturaliste et géographe allemand, découvre des ruines très imposantes bien conservées, dans l'est de l'Afrique australe, au nord du fleuve Limpopo. Ce site se révèle bientôt faire partie d'un vaste ensemble disséminé sur tout le plateau zimbabwéen. Ces ruines constituent l'un des plus impressionnants exemples architecturaux d'Afrique. Le plus vaste complexe a reçu le nom de Grand Zimbabwe ; s'étendant sur plus de 700 hectares, il devait abriter environ 20000 habitants. La ville, ceinte de murailles, formées de blocs cyclopéens de granit assemblés sans mortier, comportait plusieurs ensembles : zones d'habitations en structure légère, où subsistent seulement les bases des constructions s'étagant en terrasses, où des blocs monolithiques décorés ont été découverts, et surtout, des édifices à structure complexe, évoquant des palais et des lieux de culte, ainsi que des ouvrages défensifs, forteresse, tours... Dans une cache un trésor a été mis à jour révélant rouleaux de fer et de laiton, objets et bijoux en bronze et en or, ivoires, instruments de musique, perles et kouris¹, et plus surprenant encore des objets importés : porcelaines chinoises, bols persans, verres syriens etc. ... Carl Mauch, ne peut imaginer que de tels trésors soient l'œuvre des peuples locaux, incapables d'après lui de réaliser de telles merveilles ; seules des populations étrangères, et bien entendu blanches ont pu y parvenir. Il va donc échafauder toute une mythologie tendant à prouver que ces ruines sont très anciennes, datant du X^{ième} siècle avant notre ère, et très précisément de la reine de Saba. Il en veut pour preuve le grand bâtiment qu'il vient de découvrir et qui serait la copie du temple de Salomon et bien entendu, les fameuses mines d'or du même roi Salomon se situeraient dans le même périmètre. Il va jusqu'à prétendre que l'un des rois mages, celui qui apporte l'or, vient de ce site ! En réalité, derrière ces affabulations, l'intention est claire : justifier l'entreprise coloniale et particulièrement l'exploitation des mines d'or qu'on vient de redécouvrir ; et comme par hasard, c'est la British South African Company qui est chargée de les exploiter. D'où l'idée que la Grande Bretagne héritière des anciens phéniciens ne fait que rallumer la flamme de la civilisation éteinte par les hordes barbares. Et Mauch va encore plus loin : pour lui, les Hébreux, les Phéniciens, voire les anciens Égyptiens, furent en réalité les premiers colons de l'endroit. Les colons blancs, qui vont venir s'installer 3000 ans après ne font, selon lui que récupérer les terres ayant appartenu à leurs lointains ancêtres. Pourtant, dès les années 1900, et surtout après 1930, les fouilles, par Gertrude Caton-Thomson, prouvent de façon irréfutable, que ce site est bien l'œuvre de populations locales, qu'on peut le dater du début du II^{ième} millénaire de

¹ Ou Cauris : monnaie courante qui n'est autre chose que des petits coquillages.

notre ère. Cette civilisation, qu'on peut appeler zoulou, maintenant bien connue, est à l'origine des premières organisations d'un pouvoir centralisé en Afrique australe. Pourtant le gouvernement blanc d'Afrique du sud pour justifier sa légitimité a prétendu que l'installation du peuple zoulou s'était effectuée au XVIII^{ème} siècle dans cette région. Et ainsi, ce peuple aurait finalement moins de droits que les Afrikaners sur ces territoires.

Deux leçons peuvent être tirées de ces deux événements : le racisme bien sûr et comme le disait le président Mbeki « les discours racistes et sexistes occidentaux, ont fait du mâle blanc le civilisé par excellence ». Autre leçon, l'affirmation identitaire et la tentative de créer un lien entre toutes les composantes de peuples aussi disparates et complexes que ceux de l'Afrique Australe. Ces faits ont donc une valeur symbolique forte, et visent une prise de conscience d'une histoire commune à tout le continent austral, où disparition sociale, marginalisation territoriale, et élimination physique ont été le lot commun.

2. Les premiers habitants de l'Afrique Australe

2. 1. Les Origines

Avant d'être un cul de sac, d'où peu de groupes sont sortis, l'Afrique australe a été un des foyers les plus précoces de l'homínisation. En témoignent les très nombreuses découvertes de fossiles, (australopithecus africanus, homme de Naledi) dont l'état de conservation est moins bon que ceux du Rift est africain, mais qui sont tout aussi importants. Signalons que des travaux récents (Proceeding of the National Academy of the Science) se basant sur des analyses génétiques comparatives, entre populations tanzaniennes (Hadza et Sandawe) et populations Boschimans (Khomani) prouvent le très haut degré de diversité génétique de ces dernières ; cette diversité diminue au fur et à mesure que l'on progresse vers le nord du continent, ce qui suggère la précession de l'homínisation de l'Afrique australe par rapport à l'Afrique de l'est.

On retrouve en Afrique australe, la succession classique des trois âges de pierre : ancien, -2 millions d'années, moyen -200 000 ans et récent, -40 000 ans, avec acquisition progressive des technologies de plus en plus perfectionnées, des préoccupations esthétiques et des rites funéraires.

Enfin, fait essentiel : l'impressionnant développement de l'art rupestre, avec plus de 20 000 sites. Les dessins, les mieux conservés se situent dans les montagnes du Drakensberg, et dans le Cederberg, au nord du Cap. Les plus anciens datent de -27 000 (grotte Apollo). Les techniques utilisées dans cet art, sont complexes et leur richesse est exceptionnelle. Elles mettent en scène des personnages de la vie quotidienne, des scènes de chasse, de guerre, de mythologie, des cérémonies, et bien sûr d'innombrables animaux. Cet art, qui a perduré pendant des millénaires, s'est progressivement éteint au XIX^{ème} siècle, en raison de l'acculturation des populations autochtones, et de leur quasi disparition. Ajoutons qu'il a aussi suscité un rapprochement avec le chamanisme, qui reste discutable.²

² David Lewis William l'assimile à une pratique chamanique, s'appuyant sur les analogies entre les observations de scènes de transe rapportées par des explorateurs du XVIII^{ème} siècle, et les représentations des gravures rupestres : danses en cercle autour d'êtres étranges à têtes d'animaux, incarnant des chamanes et abondants saignements de nez, signant la sortie d'esprits malfaisants.

2. 2. Le peuple San

2.2.1. Remarques préliminaires :

Tout d'abord que définit-on par peuple San ? Aujourd'hui, on appelle San un ensemble de peuples autochtones d'Afrique australe remplaçant celui de Bochimans ou Bushmen utilisé pendant la période coloniale. Ce sont les véritables premiers habitants d'Afrique australe, et ils en occupaient toute l'aire géographique. Ils étaient divisés en un nombre considérable de groupes. À l'arrivée des européens au XVII^{ème} siècle, il existait deux entités distinctes : un groupe nord, chasseurs cueilleurs exclusifs, descendant des populations les plus anciennes, également appelé Sankhoï par le groupe du sud et Bushmen par les européens ; le deuxième groupe, celui du sud s'auto désignait du terme de Khoekhoe, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à l'humanité. Les Européens les appelleront Hottentots. Et c'est dans cette opposition que s'est construite la perception coloniale avec la dichotomie entre Hottentots et Bushmen.³

Cette classification, voulue par les naturalistes du XIX^{ème} siècle, visait à hiérarchiser les populations : les Bochimans en bas de l'échelle, précédés par les Hottentots, ces deux espèces étant bien entendu « inférieures », transition en quelque sorte entre l'homme et l'animal. C'était nier toute fluidité entre toutes les populations ayant occupé le sous-continent africain austral, y compris les mélanges avec les populations Bantous. Ces idées racistes étaient d'ailleurs en parfaite contradiction avec les idéaux du bon sauvage, de Rousseau et des encyclopédistes du 18^{ème} siècle dont l'image emblématique était justement le Hottentot.

Nous allons maintenant aborder la description de la société San en précisant chemin faisant les différences entre Sankhoï (Bochimans), et Khoekhoe (Hottentots) puis nous décrirons quelques points de l'histoire de ces peuples

2.2.2. La société San

La morphologie des San était particulière : petite taille (1, 55 m à 1, 60m), peau fine, de couleur brun jaune, pilosité corporelle et faciale très réduite, cheveux en grains de poivre, pommettes saillantes, yeux bridés et écartés. Enfin deux particularités anatomiques avaient été soulignées : la stéatopygie, accumulation de graisse sur les fesses en dehors de toute obésité, survenant le plus souvent chez les femmes et peut-être favorisée par une exagération congénitale de la lordose lombaire, et d'autre part la macronymphie, résultant d'une élongation des labia minora, autrement dit des petites lèvres. L'autre originalité de ces peuples, probablement unique au monde, était l'utilisation d'une langue à clicks ; ces clicks, produits par la langue et les lèvres sans aucune intervention de la respiration se combinent avec d'autres consonnes pour produire des phonèmes.

Le vêtement des hommes comprenait d'abord une cape en peau de mouton, d'antilope, voire de léopard pour les grandes occasions, appelée « Kaross ». Une deuxième pièce, en fourrure était retenue à la taille par une ceinture. Une bourse en cuir y était suspendue. L'ensemble était complété par une capuche, des anneaux d'ivoire autour des bras et des sortes de sandales aux pieds. Les femmes portaient plusieurs pièces de tissus leur enveloppant le corps, resserrés à la taille, des bijoux dans les cheveux, et des anneaux en peau de mouton autour des jambes qui leur servaient aussi de protection. Les décors corporels étaient importants : peintures à l'aide d'une pommade mêlant beurre, graisse de mouton, pigments à base de noir de fumée, d'ocre rouge ou de

3 Voir : Schapera « The Khoisan Peoples ». Deux hypothèses ont été avancées : migration de peuples provenant d'Afrique orientale, maîtrisant pastoralisme et techniques de la céramique, ou néolithisation partielle de la population locale, essayant ensuite dans tout le sous-continent.

« buchu » (décoction d'une plante odoriférante, aux vertus hallucinogènes) ; sur cette base des dessins étaient réalisés au doigt, ou à l'aide d'instruments spéciaux.

L'habitat était très différent chez les deux groupes de San, les uns (Khoekhoe) étant pasteurs et plutôt sédentaires, construisaient fréquemment dans un méandre de rivière des hameaux en forme d'enclos circulaire, formés de huttes en dômes hémisphériques d'un diamètre d'environ 6 mètres comportant une armature de grosses branches arquées fixées dans le sol, et un revêtement en jones tressés, parfaitement étanche. Elles avaient une porte unique tournée vers l'intérieur du campement, et étaient reliées les unes aux autres par des barrières d'épines. L'ensemble appelé « kraal » par les colons hollandais constituait l'unité d'organisation politique et sociale de base. Le nombre d'habitations variait entre 2 ou 3 et plusieurs dizaines, un kraal regroupant les individus d'un même lignage. Ce kraal était divisé en deux espaces, l'un réservé aux hommes, l'autre aux femmes ; seuls les enfants pouvaient aller de l'un à l'autre. L'intérieur des huttes possédait un petit foyer central, mais servait surtout d'espace nuit. Il était aussi occupé par des instruments de cuisine, de couture, des poteries, des récipients de stockage, en particulier de très curieuses amphores, des armes, des bâtons aux multiples fonctions, des nattes. Les Sankhoï, essentiellement nomades, dressaient des huttes de branchages simples que les femmes montaient et démontaient, au gré des déplacements ; le mobilier était beaucoup plus rudimentaire.

Les sociétés San étaient réparties en groupes ou clans eux-mêmes divisés en bandes d'une trentaine de membres, sorte de famille élargie ; chaque clan possédait le même dialecte, les mêmes coutumes et était lié à d'autres clans par un système d'alliances leur permettant de survivre pendant les périodes de disette, en répartissant les ressources. La hiérarchie était peu marquée, mais les conseils des anciens étaient écoutés et les décisions longuement débattues. La répartition des activités était très précise et reposait sur le partage : aux hommes la chasse, mais sans que le chasseur habile n'en tire prestige personnel ou avantage, sauf celui d'organiser le partage. Les femmes avaient en charge la cueillette, la gestion de l'eau et du bois, la récolte du miel, la préparation des repas, le soin des enfants, mais aussi tous les travaux artisanaux, tissage, poteries, vêtements...

Sur les plans religieux et rituels nos connaissances sont plus imprécises. Deux entités étaient vénérées ou craintes : Tsui-Goab, dieu créateur, libérateur, dispensateur de pluie, et Gonab, dieu malfaisant, principe du mal ; des divinités étaient l'objet de rites sacrificiels où l'eau et le feu jouaient un rôle important.

Les défunts étaient ensevelis, mais il n'y avait pas de culte des ancêtres ; au contraire, ceux-ci étaient craints, rendus responsables de la maladie et de la mort. Et il y avait bien sûr le rôle des esprits omniprésents, bénéfiques ou maléfiques.

L'eau avait une influence ambivalente : bénéfique, purificatrice : à la naissance, les bébés étaient exposés à la pluie, afin qu'ils se familiarisent avec l'origine de l'eau, et les petites filles devaient courir nues sous la pluie, après leur puberté, afin d'assurer leur fertilité future. Mais l'eau pouvait être menaçante, mettant en danger les malades, les accouchées, les personnes en deuil, qui ne pouvaient la toucher sans risque de mort. Ceux-ci devaient se retirer dans leur hutte, jusqu'à un festin solennel qui les réintroduirait dans la communauté ; l'usage de l'eau leur était à nouveau autorisé.

La notion de pur et d'impur était également primordiale. La femme était impure en raison de son sang menstruel, de même que le placenta et le cordon ombilical ; impurs aussi les œufs et assez curieusement la lune assimilée à la femme... Était pure au contraire l'urine de l'homme, qui était utilisée comme remède (blessures, morsure de serpent, douleurs diverses), et en aspersion dans les cérémonies. Cette pureté de l'urine masculine avait bien entendu scandalisé les premiers colons hollandais, comme la pratique surprenante de l'orchidectomie unilatérale chez les jeunes garçons vers l'âge de 8 ans qui consistait en une entaille du scrotum à l'aide d'un couteau, en l'expulsion d'un

des testicules, et son remplacement par une boule de suif de mouton. L'explication de ce rite initiatique reste mystérieuse : parmi les hypothèses lues ou rapportées : pour courir plus vite, ou pour accroître l'agilité, ou encore pour réduire la fécondité et surtout pour éviter d'avoir des jumeaux, ce qui terrorisait les khoekhoe. Enfin dernier rite à signaler, celui du passage : la naissance, l'arrivée à l'âge adulte chez le garçon, le mariage, la restauration de l'honneur d'un homme, le décès, le déménagement du kraal. Ces changements exigeaient une cérémonie qui se déroulait en trois phases : abattage d'un gros animal ; extraction d'une membrane viscérale, probablement le péritoine, qu'on passait par la tête, puis par le corps de la personne qui allait en quelque sorte « renaître » ; enfin l'animal était découpé selon un strict protocole et distribué aux participants. Bien entendu, nombre de ces cérémonies s'accompagnaient de chants, de danses et de musique. La danse avait lieu également certains soirs quand hommes et femmes étaient sous l'emprise de la « dagga » plante voisine du cannabis ; danse sans contact physique, sans mouvement collectif le plus souvent, hommes et femmes restant dans leurs cercles respectifs. Le rythme était donné par les bruits des anneaux de cheville et la mélodie monosyllabique entonnée par quelques-uns. La musique provenait de tambours, appelés « gom -gom » frappés par la paume et les doigts des mains, et par un curieux instrument à une seule corde.

Culturellement, chez les Khoekhoe, l'élevage était au centre de la société, et ce pastoralisme entraînait la nécessité de pâturages, source de conflits fréquents. La plupart des guerres en résultaient. Ces guerres étaient cruelles, sans pitié ; les vainqueurs tuaient tous les guerriers vaincus, s'emparaient du bétail, et ramenaient femmes et enfants qui devenaient des dépendants du kraal victorieux. Les armes utilisées pour la guerre étaient celles de la chasse, mais souvent des bœufs de guerre venaient renforcer le dispositif d'attaque. Autres conséquences de ce pastoralisme, l'organisation de la chaîne du travail avec intervention des jeunes pour la garde des troupeaux, des femmes pour la traite et les transformations du lait. Signalons aussi la généralisation de la propriété individuelle et l'apparition des inégalités (certains éleveurs possédaient jusqu'à 4 ou 5000 bovins). Ces gros propriétaires transmettaient intégralement leurs biens au fils aîné. Au total, ces animaux d'élevage jouaient un rôle essentiel dans la société ; la vache participait évidemment à l'alimentation, surtout pour le lait, et secondairement pour sa chair, consommée après les sacrifices religieux. Mais c'était aussi un animal de transaction, de monnaie d'échange, de don et de compensation : matrimoniale (élément essentiel de la dot), ou en cas de maladie, de blessure, servant d'offrande.

Chez les Sankhoï la société était très soudée, tous ses membres étant apparentés. Une grande partie du temps était consacrée aux visites, au partage de la nourriture, en particulier les produits de la chasse. La propriété privée n'existait pas, et la hiérarchie était peu marquée, une autorité, représentée par un ancien, réglait litiges, rassemblement, respect du territoire. L'élément fondamental auquel ces populations ont toujours été soumises, mais qui s'est aggravé au fur et à mesure qu'elles ont été refoulées vers des zones de plus en plus inhospitalières, était la gestion de la variabilité et de la raréfaction des ressources alimentaires. Pour survivre, il fallait s'adapter et élaborer une carte mentale de l'environnement, pour localiser la nourriture potentielle. Ces stratégies d'acquisition se sont modifiées en fonction des changements environnementaux, et ont rendu leur nomadisme très particulier, centré sur la recherche et l'utilisation des ressources hydriques.

2.2.3. Histoire du peuple San

Pour plus de clarté, nous séparerons l'histoire des Sankhoï (Bochimans) et celle des Khoekhoe (Hottentots).

a) Une très longue période de plus de 40 000 ans, voit les Sankhoï occuper l'ensemble du sous-continent africain austral et vivre selon le mode des chasseurs-cueilleurs exclusifs. Majoritairement localisés dans les zones bien irriguées et très giboyeuses, ils n'avaient aucun mal à assurer leur subsistance. Leur tragédie va commencer avec l'arrivée ou l'autonomisation d'un peuple très voisin, mais qui pratique l'élevage, les Khoekhoe. Ce peuple, beaucoup mieux organisé, va s'installer en lieu et place des Sankhoï. Ceux-ci seront au mieux assimilés de force, chassés vers le nord, ou au pire exterminés. Pendant le premier millénaire de notre ère tout le peuplement sud sera complètement remplacé. Deuxième étape, début du deuxième millénaire, ce sont les Bantous qui entrent en scène et franchissent le fleuve Limpopo ; ils vont descendre jusqu'à la pointe sud de l'Afrique, mais également s'établir vers l'ouest, le long des fleuves Vaal et Orange, où ils entrent en contact avec d'autres groupes Sankhoï. Une fois de plus, ceux-ci devront fuir vers les régions arides de l'est, ou se dissoudre dans les communautés bantoues. Maigre consolation, ils transmettront aux nouveaux maîtres, une partie de leur culture, langue, coutumes, religion. La troisième étape, la plus récente se situe au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, et fait intervenir les colonisateurs boers, anglais et allemands (en Namibie). C'est la période la mieux connue et probablement la plus affreuse. Les envahisseurs vont mettre en place les terribles patrouilles coloniales, composées de Blancs, mais aussi de « bastards » c'est-à-dire de métis, issus d'unions entre Afrikaners, Khoekhoe, esclaves, et autres populations, mais encore de Khoekhoe passés au service des européens. Ces commandos massacrent, violent, pillent, détruisent ou réduisent en esclavage ces populations. Le pasteur Thomas Arbousset, ⁴ publiera en 1836, un récit de voyage très précis de ces exactions, qui fait frémir. On comprend qu'à ce rythme, la communauté des Bochimans se soit rapidement réduite, subsistant seulement dans de rares zones déshéritées. Aujourd'hui, elle est en voie d'extinction ; on l'évalue à 100 000 personnes environ se répartissant en trois zones principales : Namibie 27 000 individus, Botswana 55 000, Afrique du Sud 10 à 12 000, le reste intéresse l'Angola, la Zambie et le Zimbabwe. Mais ces malheureux survivants sont confinés dans des zones particulièrement arides : le désert du Kalahari et son pourtour de savane sèche, le Veld. Certains, ayant échappé à la course à la terre menés par les entrants, c'est-à-dire éleveurs et agriculteurs noirs, comme colonisateurs blancs, essaient de maintenir avec beaucoup de difficultés le mode de vie ancestral. D'autres sont contraints de rejoindre des lieux dits civilisés, des fermes blanches ou noires, et d'y vivre comme des serfs avec alcool et maladies au rendez-vous. D'autres enfin sont parqués dans des réserves qui tendent à devenir des zoos humains où ils doivent s'exhiber aux touristes de plus en plus nombreux, avides de ce folklore de pacotille. Mais leur calvaire ne s'arrête pas là. Au Botswana, ils sont pourchassés, privés d'eau, maltraités, sous prétexte du non-respect des règles concernant les réserves de chasse. En réalité ils habitent hélas des zones contenant les plus grandes potentialités diamantaires de la planète, et comme par hasard, la Cie de Beers a l'exclusivité de la recherche dans toute cette région

b) *L'histoire des Khoekhoe est tout aussi tragique* et on peut même dire que c'est l'histoire d'une ethnie qui a complètement disparu en tant que telle. Vers le début du premier millénaire, nous l'avons vu, apparaît une population pratiquant l'élevage et fabriquant une céramique évoluée ; celle-ci ne va pas tarder à s'implanter sur une large portion du territoire sud-africain, assimilant ou repoussant aux marges ceux qui deviendront les Bochimans. Avec l'arrivée des populations bantouophones, qui débute vers le X^{ème}, XI^{ème} siècle, la situation change totalement. Toutes les zones Est, puis Sud sont peu à peu occupées par les nouveaux arrivants, beaucoup mieux organisés

⁴ Thomas Arbousset « Excursion missionnaire dans les Montagnes Bleues »

spécialement sur le plan politique et matériel. À la fin du XV^{ième} siècle les Khoekhoe sont relégués à l'extrême sud et à l'ouest du sous-continent, c'est-à-dire dans les espaces les plus secs. Et l'année 1487 voit la flotte portugaise de Bartholomé Dias doubler le cap qui deviendra cap de Bonne Espérance. La longue tragédie des peuples sud-africains va commencer. Les Portugais, échaudés par le massacre de l'armada du vice-roi Francesco de Almeida le 1^{er} mars 1510, effectuée par une petite armée Khoekhoe renforcée par des bœufs de combat, iront s'établir plus à l'est dans ce qui deviendra le Mozambique. Les autres flottes européennes pratiqueront l'escale sud-africaine pendant un demi-siècle, puis la compagnie néerlandaise des Indes orientales fonde en 1652, dans la baie de la Table une station permanente de ravitaillement, suivie des premières allocations de terre à des colons en 1657. Ce sont d'abord des Néerlandais, qui constitueront le groupe le plus important, suivis à partir de 1685 par des protestants français, chassés en raison de la révocation de l'édit de Nantes et qui arriveront par groupes successifs pendant une dizaine d'années ; puis viendront, les Allemands et les Scandinaves. Ces immigrants, le plus souvent issus de classes sociales très modestes, seront soudés par leur religion, essentiellement calviniste, et leurs différences s'estomperont très rapidement. Ils vont s'affirmer comme un peuple chrétien, face aux autres, indigènes ou esclaves. En effet les premières ventes d'esclaves sont organisées au Cap dès 1654. Mais l'agriculture coloniale constituée de petites exploitations individuelles et non de grandes plantations utilise peu d'esclaves, et le recours à la main-d'œuvre indigène deviendra prédominant. Il n'empêche que de 1652 à 1795 entre 40 000 et 60 000 esclaves seront importés, provenant de l'Afrique de l'ouest, comme de l'est et majoritairement de Madagascar, mais aussi des possessions néerlandaises de l'Asie du Sud-est. De ces brassages ethniques, à la fois entre colons et esclaves, colons et Khoekhoe (mariages ou concubinage, en raison de la prédominance masculine des colons), mais aussi unions entre Khoekhoe et esclaves, naîtront ceux qui deviendront les « Coloured », classe née de la terminologie classificatoire des oppresseurs.

Reprenons la suite de l'histoire de ces malheureux Khoekhoe ; leur hostilité grandissante vis-à-vis des envahisseurs blancs va déclencher toute une série de conflits qui s'étendront sur plus d'un siècle (de 1673 à 1799). À ces guerres se rajoutent les épidémies : la fulgurante épidémie de variole de 1713 élimine 90% de la population Khoekhoe de la province du Cap ; il y en aura d'autres en 1755 et 1767, un peu moins meurtrières, mais tout aussi désorganisatrices. Ces hécatombes se doublent d'une expansion continue de la conquête territoriale, vers le nord et vers l'est ; à 200 km autour du Cap, vers 1750, puis à 500 km vers 1800. Cette avancée refoule les Khoekhoe, et prive leur bétail de pâturages ; en les reléguant vers des zones de plus en plus sèches. Ceux qui tentent de rester dans leurs anciens territoires sont soit exploités par les fermiers blancs et deviennent de véritables serfs, soit pire encore se transforment en un sous prolétariat misérable au Cap.

Au XIX^{ième} siècle le grand Trek des afrikaners à partir de 1830 accélère l'élimination des Khoekhoe, d'autant qu'elle est doublée de la deuxième colonisation blanche, conduite cette fois sous la bannière anglaise. Cette élimination physique s'est associée à une acculturation plus globale, en particulier religieuse. En effet les missionnaires vont commencer à évangéliser les populations locales, dès 1737, avec l'arrivée des frères moraves ; d'autres vagues arriveront, essentiellement protestantes, puis catholiques dans la deuxième moitié du XIX^{ième} siècle ; bien entendu, ces missions ont permis de sauver nombre d'indigènes, mais au prix de la perte de leur identité ; elles ont aussi favorisé ou accéléré leur métissage.

Dans ce qui subsiste aujourd'hui du peuple « Koesan », ces peuples des confins, Griquas, Namaqua, Korana, Herero, Damara, tous bien sûr classés dans les « Coloured », que reste-il d'authentique ? L'héritage Koesan est très controversé, et ceux qui s'en

réclament, surtout, ceux qui arborent à la ville des étoiles en peau de léopard ne sont pas les mieux placés pour le faire. Car comme le dit Jean François Fauvelle : « les Khoekhoe, ou quel que soit le nom qu'ils portent ou dont on les affuble, ont semé leurs traces tout au long de l'histoire, mais n'ont pas davantage aujourd'hui qu'hier le pouvoir de les rassembler ».

3. Les populations d'origine bantoue

Cette partie, sera consacrée aux populations noires d'origine bantoue qui représentent actuellement 80% des habitants de l'Afrique du sud et plus encore du reste de l'Afrique australe. Ces peuples ne font pas partie, stricto-sensu des premiers habitants de cette Afrique australe, étant originaires d'Afrique centrale, mais leurs migrations et leur incorporation à l'ensemble africain austral est parfaitement démontrée. Ces aspects n'ont rien de comparable à l'arrivée des européens et sont d'autant plus importants que la minorité blanche spécialement afrikaner, dans le but évident d'une justification de la ségrégation raciale, a longtemps prétendu que les arrivées blanches et bantoues avaient été simultanées.

On appelle aujourd'hui Bantou un vaste ensemble linguistique de 450 langues, s'étendant de l'Afrique centrale à l'Afrique australe. Cette unité linguistique permet de penser que les Bantous se sont répandus pendant 3 à 4 millénaires sur toute l'aire géographique qu'ils occupent actuellement : parvenus dans la région des grands lacs au début du premier millénaire de notre ère, ils constituent de nos jours le peuple Thonga au Mozambique et en Zambie. Plus à l'ouest, ils sont à l'origine d'un peuple, appelé Tswana, qui va très largement se métisser avec les Bochimans. Il représente actuellement 70% de la population du Botswana, et on dénombrerait 3, 5 millions de Tswana en Afrique du sud. Vivant dans des conditions très difficiles, ces populations se sont majoritairement fixées dans les centres urbains. D'autres branches bantoues, assez voisines, comme les Tumbuka, iront peupler le Malawi, la Zambie et le nord-est de l'Afrique du Sud. D'autres peuples bantouphones comme les Nguni, les Sotho, les Xhosa, les Zoulous poursuivront la migration vers le sud et vers l'an mille franchiront le fleuve Limpopo puis les fleuves Orange et Vaal et atteindront la pointe du sous-continent au XIV^{ème} siècle.

Ces Bantous, au départ agriculteurs, vont très vite devenir des éleveurs. Ils vont aussi parfaitement maîtriser les multiples techniques de la céramique, et surtout la métallurgie du fer. Leur organisation sociale, politique et culturelle, les échanges commerciaux qu'ils mettent en place sont de plus en plus complexes.

L'autre élément fondamental de la pénétration bantoue concerne les rapports avec les « San », c'est-à-dire Sankhoï et Khoekhoe. Une assimilation progressive a eu lieu, ce qui ne veut pas dire que tout s'est passé sans la moindre opposition, sans combats et sans effusion de sang. Ces groupes aux histoires et aux modes de vie totalement différents, ont réussi à former de nouvelles sociétés ; trois processus y ont contribué : l'incorporation linguistique, le métissage biologique, enfin l'hybridation culturelle.

Que se passe-t-il au moment de l'arrivée des Blancs ? Pendant un siècle, de 1650 à 1750, l'expansionnisme afrikaner se limite à la colonie du Cap, et les contacts entre européens et populations bantoues s'effectuent assez paisiblement le long de la cote sud-est. Il en va différemment à partir de la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle. Désireux à la fois d'échapper à la tutelle de la Compagnie des Indes Orientales et d'assurer de nouveaux pâturages pour leurs troupeaux, les Boers vont affronter les Xhosa, peuple bantou le plus méridional du sous-continent. Ainsi vont se déclencher cinq guerres dites « Cafres », entre 1770 et 1814, toutes bien sûr à l'avantage des blancs. Après 1814, les

Anglais, nouveaux maîtres de la colonie, mettent en place une politique volontariste de peuplement anglophone et rejettent les Xhosas, loin à l'est, où ils sont parqués dans un espace très restreint. Ces malheureux seront sauvés grâce à l'intervention de missionnaires calvinistes qui vont les christianiser, les éduquer, et les initier aux techniques agricoles modernes. Ces Xhosas émigreront ensuite dans les villes sud-africaines où ils finiront par assez bien s'intégrer. Aujourd'hui, au nombre de 5 millions, ils représentent 12, 5% de la population sud-africaine.

La reprise de l'expansionnisme afrikaner autour de 1830, le grand Trek, que nous avons évoqué plus haut, épopée, largement mythifiée au XX^{ième} siècle par le pouvoir ségrégationniste blanc, qui l'avait assimilée à la conquête de la terre promise par les Hébreux, va déclencher une série de guerres avec les populations bantouphones, établies sur tout le plateau sud-africain. Face à la détermination des Boers, bien décidés à établir leurs fermes sur de bonnes terres, les diverses ethnies bantoues, vont se regrouper et créer des royaumes dotés d'organisations militaires efficaces. Le plus important royaume sera celui des Zoulous qu'une personnalité charismatique va diriger Chaka. Doté d'une volonté inébranlable et d'un sens de l'organisation remarquable, il va réussir à constituer un royaume militaire vaste et puissant doté d'une armée redoutable, avec une discipline de fer, un armement et une stratégie efficaces. Malheureusement, ses méthodes d'une extrême brutalité aboutiront à l'élimination physique de très nombreuses populations. C'est ce qu'on a appelé le « Mfecane », c'est-à-dire une diminution massive de la population locale et en conséquence une désertification du territoire, facilitant ainsi la tâche des immigrants Boers. Certes, les rois zoulous se battraient vaillamment contre les envahisseurs blancs et leur infligeront de douloureuses défaites, mais le 18 décembre 1838 les Afrikaners remportent la bataille décisive de « Blood-River ». Dès lors ils pourront s'implanter dans toute la partie centre est du sous-continent. La résistance zoulou continuera jusqu'à la fin du XIX^{ième} siècle et mènera la vie dure tant aux Boers, qu'aux troupes anglaises. Nous avons tous en mémoire la mort tragique du Prince Impérial français, en 1879, dans un affrontement anglo-zoulou. Ajoutons que les zoulous n'ont pas été les seuls à combattre pour leur indépendance ; les royaumes Sotho, Ndébélé, Swazi et Zuka y ont également participé. Quoi qu'il en soit, les nouvelles vagues d'immigration après les découvertes des mines de diamants, puis d'or, la supériorité des armes des colonisateurs, et les divisions et rivalités des peuples noirs, vont entraîner leur spoliation, leur asservissement et leur aliénation. La conquête et la consolidation territoriale seront achevées en 1895 ; elles se réaliseront au détriment des sociétés africaines, délibérément brisées, jusque dans leur épaisseur culturelle, mais il ne faudrait pas conclure à leur destruction totale, comparable à ce qui a prévalu vis-à-vis du peuple Koesan. Les sociétés bantouphones, beaucoup plus résilientes, ancrées dans de puissantes traditions guerrières, structurées par des pouvoirs cheffaux⁵ solides, et conservant la mémoire des forces anciennes ont su se maintenir contre vents et marées. Un des exemples en est la reconnaissance de deux États, qui existent toujours, le Lesotho et le Swaziland. Et cette résilience, malgré la terrible chape de plomb qui va s'abattre sur le pays avec la ségrégation dans un premier temps, puis l'horreur de l'apartheid ensuite, va engendrer un mouvement de résistance puissant d'où émergera le personnage devenu légendaire de Nelson Mandela.⁶

⁵ Néologisme utilisé par les auteurs

⁶ « Un long chemin vers la liberté » autobiographie de Nelson Mandela

Conclusion

En début de notre exposé, nous avons évoqué la figure emblématique de Sarah Baartman, la Vénus hottentote, victime de toutes les exploitations, coloniale, masculine, et scientifique. Son appartenance « Koesan » fait d'elle l'ancêtre idéale pour la nouvelle Afrique du Sud. Les Koesan sont ancêtres de la nation à plusieurs titres : comme premiers occupants du sol bien sûr, et révéérés comme tels dans les cultures traditionnelles bantoues ; présents encore aujourd'hui par leur art rupestre promu art national ; présents aussi biologiquement, à des degrés divers dans la généalogie de presque toutes les communautés. Peuple massacré et disparu, il est devenu le symbole de la nation toute entière, placée sous le signe de l'expiation du passé. En ce sens il fait de tous les Sud-Africains les membres d'un même lignage, et place l'avenir du pays, sous le signe des origines.

BIBLIOGRAPHIE :

- Badou G. « L'énigme de la Vénus hottentote », J. C. Lattes, Paris, 2000
- Brink A. « Une saison Blanche et Sèche », Stock, Paris, 1980
- Gervais-Lambony P. « L'Afrique du Sud et les états voisins », Armand Colin, Paris 1997
- Fauvelle F. X. « À la recherche du Sauvage Idéal » Seuil, Paris, 2017
- Fauvelle F. X. « Histoire de l'Afrique du Sud » Seuil, Paris 2013 (nouvelle édition)
- Fauvelle F. X. « L'invention du hottentot » Publications de la Sorbonne, 2002
- Le Quellec J. -L. « Art rupestre et mythologies en Afrique » Flammarion, Paris 2004
- Maquet J. « Les civilisations noires », Marabout, Paris 1981
- Maquet J. « Les hottentots », « les bushmen », Encyclopedia Universalis 2017
- Patou-Mathis Marylène « à la rencontre des bushmen, derniers chasseurs cueilleurs du Kalahari, Perrin, Paris, 2007
- Web-bibliographie, Afrique du Sud, portail officiel, [http : //www. gov. za](http://www.gov.za)